

THE WICKER MAN

DE ROBIN HARDY

FICHE TECHNIQUE

GRANDE/BRETAGNE - 1973 - 1h39

Réalisateur :
Robin Hardy

Scénario :
Anthony Shaffer

Image :
Harry Waxman

Montage :
Eric Boyd-Perkins

Musique :
Paul Giovanni (II)
Gary Carpenter

Interprètes :
Edward Woodward
(Sergent Howie)
Christopher Lee
(Lord Summerisle)
Ingrid Pitt
(la bibliothécaire)
Britt Ekland
(Willow)
Lindsay Kemp
(MacGregor)
Diane Cilento
(Miss Rose)



SYNOPSIS Sur une île de la Manche où d'ordinaire rien ne se passe, des disparitions d'enfants finissent par alerter la police. L'enquête met au jour des événements étranges. La population semble se livrer à des cérémonies d'un autre âge...

CRITIQUE

Il nous aura fallu beaucoup de patience pour enfin voir **The wicker man** sur un grand écran ! Plus de trente ans... !!! Même si le film est sorti au cinéma en 1973 (dans une version tronquée d'une dizaine de minutes) et a souvent été proposé en double programme dans d'obscures salles obscures, il a quasi été invisible pendant des dizaines d'années. Ce qui lui a permis d'entretenir une légende lui conférant un statut de film culte... Il paraîtrait que le négatif original a été enterré par le réalisateur et que le film a relancé une vague païenne en Grande Bretagne... Rien que ça ! Réputé pour être le **Citizen Kane** des films d'horreur et considéré par Christopher Lee (immortel Dracula des années 60) comme l'un de ses meilleurs films, **The wicker man** (malgré sa présence dans le rôle du terrifiant Lord Summerisle) n'est pas vraiment un film d'horreur. On pourrait même parler d'un «anti-film d'horreur» tant le réalisateur Robin Hardy a souhaité que le film se passe dans sa quasi totalité en plein jour pour se jouer



des clichés du genre. Il faut dire qu'il aurait été dommage de ne pas filmer les magnifiques paysages d'Ecosse... Le film mélange les genres : film policier, film d'épouvante, film réaliste, drame, comédie musicale (pour les danses et chants nécessaires aux rituels)...

The wicker man nous raconte l'enquête du sergent Howie (Edward Woodward, remarquable d'humilité) sur la disparition d'une jeune fille dans une petite île privée. Ce film est avant tout une réflexion sur le choc des cultures entre la religion chrétienne et le paganisme. Mais **The wicker man** est surtout un film inclassable, so british, hippie et métaphysique à l'ambiance très étrange : les femmes dansent nues autour de feu de forêt ou se baladent avec des masques d'animaux. Certes le long-métrage a vieilli et se révèle un excellent témoignage sur les tenues vestimentaires (quand il y en a...) et les mœurs hippies du début des années 70, mais de par ses qualités scénaristiques et techniques, le film s'avère l'un des plus fascinants de l'histoire du cinéma. Quant à l'implacable et inoubliable coup de théâtre final, il a sans doute traumatisé M. Night Shyamalan quand il était enfant. (...)

Matthieu Perrin
www.commeaucinema.com

(...) Né de l'imagination d'Anthony Shaffer (Le limier) et réalisé par un documentariste porté sur la réflexion spirituelle, **The wicker man**

est une expérience déroutante. Un mélange de genres prenant pour point de départ une intrigue policière parfaitement conventionnelle (...), ponctuée d'un humour irrationnel dans un paysage champêtre lumineux contrastant avec le sujet trouble de l'investigation. Plus surprenant encore, le sentier de la vérité et de l'incroyable révélation se met à suivre les arborescences lyriques et printanières de la comédie musicale (l'on aperçoit même Christopher Lee, désireux de se débarrasser de l'image encombrante de Dracula, pousser la chansonnette). De voluptueuses scènes de danse nu, mélodieusement poétiques, au kitsch hippie, s'accordent à un décor bien éloigné du cinéma d'épouvante auquel **The wicker man** clame son appartenance. Effectivement, cet ovni est un beau pied de nez aux codes horribles d'une Hammer vieillissante, redéfinis ici de manière originale et finalement terrifiante. L'ultime séquence dans laquelle se dresse le fameux wicker man, un gigantesque mannequin d'osier, symboliquement cannibale, est l'un des moments les plus saisissants tournés en son temps dans le genre, et rien que pour elle, cette tragédie théologique célébrant la vie et la fertilité de la manière la plus mécréante qui soit, parfaitement blasphématrice dans sa volonté de comparer le christianisme et le paganisme, vaut le détour. Bref, une très grande œuvre à l'intelligence subtile et raffinée. (...)

Frédéric Mignard
<http://www.avoir-alire.com>

CE QU'EN DIT LA PRESSE

L'Ecran Fantastique n°272
Bernard Médioni

Autour de cette ténébreuse affaire se construit une œuvre sans concession (...) Ses qualités confinent à l'excellence, le long métrage bénéficiant en effet d'une réalisation léchée, nimbée d'une esthétique vaporeuse et acidulée (...).

Mad Movies - Gilles Esposito
(...) [Une] œuvre attachante où les fans de Christopher Lee découvriront leur idole dans un costume bien différent de celui de l'élégant Comte Dracula.

L'Humanité - Vincent Ostria
Hélas, la réalisation un peu lisse émousse les turpitudes de ce peuple qui a jeté aux orties les tabous judéo-chrétiens. De plus, la version présentée est très édulcorée. Mais cela reste une belle curiosité.

Les Inrockuptibles n°580
Vincent Ostria
Même si, malgré son thème, le film reste trop chaste, (...) c'est une intéressante proposition, une vision saisissante d'un monde libéré du monothéisme.



NOTES DE LA PRODUCTION

«Nous voulions faire depuis longtemps un film d'horreur intellectuel, qui ne reprendrait pas le schéma essoufflé des classiques de la Hammer. Anthony Shaffer Le statut d'ovni culte de **The Wicker Man**, mérité, doit autant à ses qualités filmiques qu'à sa «légende» où se mêlent rumeurs et anecdotes étranges. Rod Stewart aurait-il vraiment cherché à en racheter toutes les copies pour cacher la plastique exposée de sa compagne Britt Ekland ? L'homme d'osier brûlé - le **Wicker Man** du titre - a-t-il autrement existé que dans le récit de Jules César ? Ce film est-il responsable d'un renouveau néopagien en Grande-Bretagne ? Ce qui est en revanche certain, c'est que Christopher Lee le considère comme son meilleur film et que le négatif original a été égaré et littéralement «enterré». Si un critique a pu le qualifier de «**Citizen Kane** des films d'horreur », **The Wicker Man** est un film minimaliste, davantage horrifique dans son ton que dans sa forme. C'est aussi une comédie musicale faussement bucolique, un conte cruel symbolique, un manifeste pop-hippie et un cours de religions comparées. Oui, tout cela en même temps ! C'est l'œuvre du réalisateur Robin Hardy et du scénariste Anthony Shaffer. Au début des années 70, les deux hommes dirigent une société produisant publicités, pièces de théâtre filmées et documentaires pour la télévision - la plupart réalisés par Hardy. Un peu lassés, ils décident

de mettre sur pied un projet de film d'horreur ambitieux, un film «fantastique» (en français dans le texte), dans la lignée de Marcel Aymé comme l'aime le rappeler l'ancien étudiant des Beaux-Arts parisiens que fut Hardy (on est quand même loin de *Garou-garou*). Symptomatiquement, **The Wicker Man** apparaît alors que le studio emblématique du film d'épouvante gothique britannique, la Hammer, semble artistiquement exsangue. L'idée d'inclure très tôt dans le projet l'immense Christopher Lee - l'une des vedettes-icônes de la Hammer pour son rôle de Dracula - peut être ainsi lue comme une double volonté de perpétuer une certaine qualité anglaise du genre tout en renouvelant ce dernier. Proposer une alternative au gothique anglais revient à mettre de côté toute l'imagerie vampirique/satanique, et les auteurs remplacent celle-ci par le paganisme pré-chrétien, soit le druidisme, les religions et les symboles celtiques. La survivance de ces pratiques en Ecosse, en Bretagne ou dans le Pays Basque frappe leur imagination. Les auteurs puiseront beaucoup dans cette somme victorienne encyclopédique sur l'occultisme - parfois erronée - qu'est *Le Rameau D'or* de Sir James Frazer. Shaffer - plus connu pour avoir scénarisé *Frenzy* d'Alfred Hitchcock et surtout *Le Limier* de Mankiewicz à partir de sa propre pièce - ajoute au scénario son goût de la manipulation et du *whodunit*. Le budget du film (environ 460 000£) sera modique

et Lee - surtout motivé par l'ambition du script - jouera gratuitement. Ingrid Pitt - connue pour ses rôles de femmes-vampires... pour la Hammer - et Britt Ekland (l'argument de charme pour attirer les acheteurs étrangers et les spectateurs) rejoignent le casting, respectivement en tant que bibliothécaire nymphomane et Willow, la fille du tavernier. Un temps pressenti pour jouer le sergent Howie face à Lee, Peter Cushing - l'autre star de la Hammer - fait place à Edward Woodward, acteur de théâtre et surtout de télévision, ensuite plus tardivement connu pour la série TV américaine **The Equalizer**. Le film est tourné en automne 1972 en Ecosse, une épreuve parfois pour les acteurs pendant les extérieurs, puisque l'action est censée se dérouler fin avril. Les réels problèmes commencent lorsque EMI, qui a racheté la maison de production du film British Lion, décide de couper de 11 minutes le montage final, car peu confiante dans sa réussite commerciale. L'œuvre mutilée sortira à la sauvette aux Etats-Unis. En Grande-Bretagne, il est présenté en double-programme avec un autre film considéré comme inexploitable par EMI... **Ne Vous Retournez Pas** de Nicholas Roeg ! (...) **The Wicker Man** est très réussi sur de nombreux plans, malgré (ou grâce) à ses moyens restreints. La structure policière de Shaffer nous permet de découvrir - de manière aussi documentaire que spectaculaire - les pratiques des habitants de Summerisle à travers le regard outré et effrayé



de Howie (un Woodward impeccable qui, dès qu'il ouvre un livre dans le film, évoque un prêtre lisant la messe). Autour de lui, tous semblent le narguer et le provoquer : clients de pub chantant les mérites sexuels de Willow (Ekland, très «nature» et doublée pour lui donner un épais accent écossais), sexe de groupe en plein air, cimetière non consacré ou pédagogique «cru» de l'institutrice... L'auteur du *Limier* et des adaptations cinématographiques ronronnantes d'Agatha Christie aime se jouer de ses personnages et du spectateur : ce goût du jeu court le long du film alors que Howie se heurte constamment à la conspiration silencieuse des îliens, ainsi qu'à leurs mœurs trop libérées à son goût. Il y a quelque chose d'étrangement enfantin dans la manière dont tous aiment cultiver l'absurde ou remettent Howie à sa place : «ces jeunes filles sautent nues par-dessus un feu.» S'écrie Howie. «Bien sûr» lui répond-on, «si elles portaient des robes, celles-ci prendraient feu...» Aucun habitant - «hippie» ou allier de pub - n'est ainsi réellement menaçant. Le jeu, car il y a vraiment un jeu en cours, prend sa dimension dans cette superbe scène de cache-cache surréaliste où Howie fouille méthodiquement les maisons de l'île à la recherche de Rowan... pour ne trouver que des habitants aux masques d'animaux (un motif récurrent dans le film), des enfants rieurs ou faisant semblant d'être morts. Ces «enfantillages» doivent aussi au fait que l'enquête

d'Howie a des allures d'*Alice Au Pays Des Merveilles* : Alice/Howie explore un monde peuplé d'animaux humains qu'il ne comprend pas, suivant Rowan/ le lapin, qui selon les habitants n'existe pas ou se serait réincarné... en lièvre. En lièvre de Mars, symbole de la folie chez Carroll et de l'étrangeté du film, typiquement britannique dans sa manière de tirer une ironie bizarre d'un matériau innocent. Comme chez les enfants, Howie sera écarté du jeu parce qu'il n'est pas comme les autres. L'aspect très littéraire du scénario renvoie aussi à certaines nouvelles sarcastiques de l'American Ambrose Bierce, et surtout aux histoires néo-païennes du Gallois Arthur Machen.

Howie découvre ainsi un monde de symboles anciens qui donne des accents de conte primitif à ce thriller «ludique». Le choix des auteurs de prendre à contre-pied les figures gothiques donne à *The Wicker Man* son étrangeté bien particulière. Le film se déroule ainsi pratiquement toujours en plein jour ensoleillé. Hardy se refuse à toute stylisation et effet sanglant : il construit une longue attente. Sans recours direct au surnaturel, il suggère les ténèbres, quelque chose de plus vaste sous une surface lumineuse. Les villageois (joués par des figurants locaux) sont des Écossais bon teint et Lee retourne sa cape de vampire en jouant avec jubilation et majesté un aristocrate souriant mal coiffé, et n'hésitant pas à se travestir ! Le décalage est d'autant plus grand une fois

le secret de l'île révélé. L'étrange s'insinue aussi au détour de plans fugitifs et ésotériques où apparaissent ces «hommes-animaux», un œil peint sur un canot ou une femme donnant la tétée à son bébé dans un cimetière, un œuf dans une main ! L'idée de Shaffer/Hardy est d'utiliser cette symbolique, aussi bien pour son intérêt fictionnel (écho à ce que dit Oscar Wilde : «tous ceux qui déchiffrent les symboles le font à leur péril») que pour les échos ou la familiarité qu'elle suscite dans notre mémoire, en tout cas peut-être autant que le bric-à-brac satanique habituel. Les auteurs ne jouent pas sur le Diable ennemi du Christ, mais sur le paganisme qui lui est antérieur, venant hanter le christianisme et se rappeler que les mêmes thèmes nourrissent le christianisme et le paganisme. (...)

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :	
<i>L'Emprise de Satan</i>	1972
<i>The Wicker Man</i>	1973

Documents disponibles au France

Revue de presse importante